

**toulmonde  
parle français**

Office  
national du film  
du Canada

National  
Film Board  
of Canada



# La dernière neige

un film d'André Théberge

# Éditorial

Apprendre une langue, c'est, bien sûr, savoir construire des phrases, savoir exprimer des besoins, pouvoir travailler et survivre mais c'est, aussi, bien plus que cela.

## C'est apprendre à communiquer

Grâce au langage, il est possible de *pénétrer une culture, comprendre une mentalité, déceler les mécanismes de fonctionnement d'une société.*

Posséder une langue à ce point, c'est être un peu plus. C'est une tâche difficile que l'apprentissage strict de la langue ne peut accomplir, d'où la série

## Toulmonde parle français.

Aux différents films s'ajoutent des brochures. Chacune est construite autour d'un thème tiré du film. Mais la brochure contient bien d'autres choses: une section "vocabulaire", de l'humour, des textes classiques, des témoignages, un retour en arrière dans l'histoire, une recette, et une mine de petits renseignements bien utiles à qui veut connaître le Québec.

Chaque brochure est un petit morceau du Québec, une amorce de communication.

Parmi les nombreuses expériences que l'homme peut faire, il en est une qui est le lot de la minorité: c'est celle qui consiste à changer d'environnement humain, familial, social et culturel. Un homme, une famille, un groupe, vont s'établir dans une terre lointaine et tenter d'y vivre, jusqu'à ce que les fils de

leurs fils, les descendants se sentent propriétaires et solidaires de cette terre. Ce mouvement est une migration et ceux qui s'y adonnent sont des émigrants ou des immigrants. La langue, en accord avec la réalité, distingue, au plan des mots, les deux attitudes psychologiques de la migration: l'immigration et l'émigration.

Émigrer, c'est surtout partir, quitter, mettre un terme à une situation connue. Les raisons peuvent être multiples. On quitte parce qu'on n'est pas d'accord, on quitte pour vivre mieux ailleurs. On part avec amertume ou avec espoir. On cherche, de toutes les façons, à améliorer son sort. Cette séparation, parfois sans même une possibilité de retour, coûte cher, exige du courage. Bien sûr, chaque émigrant apporte avec lui un coin de son pays, mais cela ne suffit pas toujours à calmer la douleur de la séparation.

Émigrer, c'est encore plus, devenir immigrant. C'est être régi par des lois nouvelles, celles de son pays d'adoption. L'immigrant doit se tailler une place dans son nouvel environnement. C'est ce qu'on appelle s'intégrer. De nouvelles coutumes, une nouvelle langue peut-être, viendront illustrer cette intégration. Au delà de son statut d'immigrant, c'est celui de citoyen à part entière qui sera souhaité.

Le Canada est un des pays où l'immigration est très importante. C'est un pays jeune où l'immigrant

peut aussi être un colonisateur. Bien plus, à cause de l'étendue même de son territoire, on peut parler d'immigration dans des zones non colonisées. C'est l'histoire étonnante de la région de l'Abitibi au Québec qui, en 1906, était totalement inconnue et qui depuis est devenue, grâce à une véritable migration, une région importante par sa population et ses ressources.

L'Abitibi des années '30 est une sorte de Klondyke québécois. Ceux qui espéraient faire fortune en un rien de temps sont venus du Québec habité, mais aussi d'un peu partout au monde. La majorité ne s'est pas enrichie et l'histoire de cette aventure s'est souvent soldée par de cuisants échecs (1). La pauvreté de ceux qui ont voulu ou espéré la richesse est toujours plus grande que celle des autres. Des familles entières qui ont tout sacrifié en vue d'un coin de paradis se retrouvent loin de leurs milieux, livrées à elles-mêmes. Le système est plus fort qu'elles, la partie est trop difficile à jouer. Elles connaissent l'aliénation.

L'immigrant court un risque. S'il est vainqueur, il sera doublement satisfait. S'il échoue, sa misère pourra être sans borne. Perdre son pays et ne jamais rien trouver en retour est insupportable.

Gilles Thérien

(1) Cuisants échecs: des insuccès douloureux.

# Restons chez nous

## Lettre à un ami.

Je reçois tout dernièrement une lettre d'un ami qui est grandement tenté de venir travailler aux États-Unis. Il me demande si je pourrais lui trouver un emploi dans les milieux où je suis. Il a un bon lot tout près d'Amos. Je voudrais lui dire un petit mot qui pourrait aussi être utile à quelques-uns de mes jeunes compatriotes de la région de l'Abitibi.

Gardner, Colo., 11 mars, 1920.

Bien cher ami,

Ta lettre m'est parvenue. Abordons de suite (1) le sujet qui nous intéresse. Laisse-moi te dire que je suis tout surpris de constater que tu tentes de venir faire fortune aux États-Unis. Te voilà souffrant d'un mal qui fait bien des victimes parmi nous, jeunes Canadiens français.

Beaucoup, malheureusement, suivent ce courant; aussi, que de tristes conséquences il a eues; que de fils il a arrachés des bras d'une mère en pleurs, que de mains fermes il a enlevés à la terre canadienne, pourtant si fertile! La plupart, comme

*l'enfant prodigue, retournent au foyer, au clocher natal; d'autres s'américanisent, petit à petit.*

*Il me semble encore entendre ton père, ta mère, nous parler souvent de leur bonheur de voir leurs enfants s'établir près d'eux dans la belle région de l'Abitibi, pouvant ainsi s'entraider, se parler, s'aimer. Ignores-tu encore combien il fait bon de se sentir chez soi? Si tu savais comme c'est triste de voir nos gens rêver loin de leur patrie, et de les voir souffrir seuls loin des leurs. Je viens d'avoir l'influenza et j'ai dû séjourner dans un grand hôpital de Colorado Springs. J'ai vu là un bon vieux prêtre canadien-français qui chantait continuellement sur son lit de mort, le refrain bien connu: "Rendez-moi ma patrie ou... laissez-moi mourir!"*

*Je t'en prie, ne déserte pas le sol natal qui nous parle encore de cette grande foi de nos glorieux ancêtres. Nous devons plutôt nous efforcer de nous rendre utiles à notre pays; c'est un devoir des plus sacrés.*

*Je souhaite plutôt que, dans un avenir rapproché, l'on puisse voir sur ton lot ces mers roulantes d'épis dorés (2), des mils (3) nombreux et élancés, et ces trèfles à l'odeur captivante et qui valent bien le "Faites-moi rêver".*

*C'est le voeu (4) que je forme pour toi, et pour tous mes jeunes compatriotes, colons (5) de l'Abitibi, qui seraient poursuivis par de telles illusions.*

Ton ami, Pierre

(1) tout de suite.

(2) ces mers roulantes d'épis dorés: figure de style exprimant une vaste étendue de blés dont le mouvement, produit par le vent, ressemble à celui des vagues.

(3) mils: millet, une sorte de céréale.

(4) souhait, désir.

(5) colonisateur, colonisation, s'établir, aller habiter.

Trudelle, P.

"l'Abitibi d'autrefois, d'hier et d'aujourd'hui".  
éd. d'auteur, Amos 1937.

# La dernière neige

un film d'André Théberge

Racontez l'histoire du film  
à partir des photos  
contenues sur cette page  
et sur la page suivante.

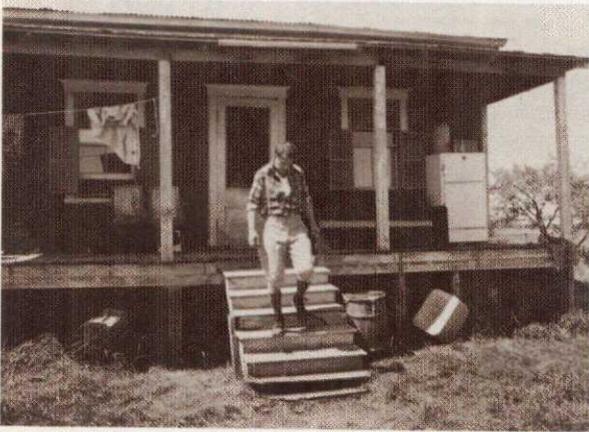
Photos: Attila Dory



1



2



3



4



5



6

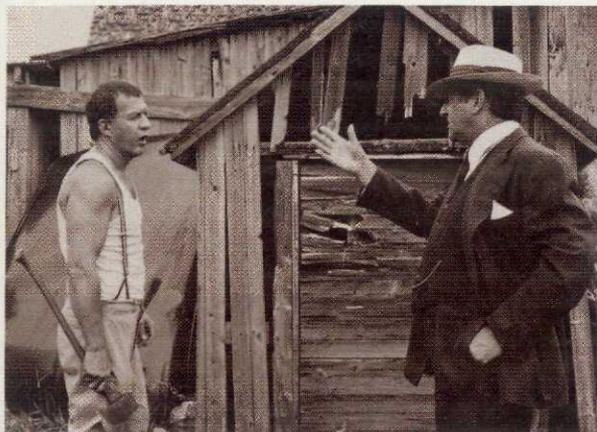


7



8

3



9



10



11



12



13



14



15



16

# La Terre promise

Par André Théberge

*Monologue de Julienne extrait du film.*

**Julienne:**

Tais-toi! Tenez-vous tranquilles! Je vais vous raconter une histoire. . . Je vais vous raconter l'histoire de la Terre promise. . . Ça aurait pu être ici, la Terre promise. . . Bon, je vais commencer par le commencement. Il était une fois, la Terre promise. . . Il était une fois. . . Il était une fois, la fois que le roi de la nation appela vers lui ses fidèles sujets. Et tous se réunirent à ses pieds dans la vallée de Josaphat. Et il leur dit: "Mes chers sujets, vous voici tous ici réunis, parce que je veux vous annoncer la bonne nouvelle. Pour vous, qui m'avez jusqu'ici si fidèlement servi, et qui n'avez reçu en récompense que les fruits amers de l'exil, bien ça, c'est la patate molle puis le blé noir, tu comprends-tu là? Pour vous, dont l'oeil s'illumine à l'éclat de l'or de vos rêves, pour vous là, mes terres du Nord sont ouvertes, et vous les nommerez "Val d'Or", car il en est plein, et il pourra appartenir à ceux qui le trouveront. Si vous abandonnez tout maintenant, vous aurez tout plus tard". Or, comme on était dans une période de grande famine, et que c'est avec grande crainte qu'on sentait les vents de la guerre se lever, plusieurs s'avancèrent et firent une croix dans le grand livre d'or. Ils furent transportés par magie dans ce nouveau pays. Et, obéissant au nouvel ordre suprême, ils se multiplièrent en si grand nombre que la plupart d'eux moururent, ne laissant aucune trace derrière eux. Tout cela n'avait été qu'un mirage: l'or qu'ils trouvaient leur était tout de suite enlevé. Et les nouvelles terres étaient encore plus stériles que celles qu'ils avaient laissées derrière. Ah, je ne suis pas intéressante. . . Pas de bon sens, cette histoire-là, ça pas de queue, ça pas de tête. C'est pas pour les enfants. Enfin j'ai la paix, bonne sainte souffrance!

*Le scénario de "La dernière neige" a été inspiré de la nouvelle de Jacques Ferron que vous trouverez en page 13.*

Rédaction et administration
430 EST, NOTRE-DAME
MONTREAL
TELEPHONE: . . . Harbour 1241
SERVICE DE NUIT:
Administration: . . . Harbour 1243
Rédaction: . . . Harbour 3679
Gérant: . . . Harbour 4897

LE DEVOIR

Directeur-gérant: GEORGES PELLETIER

FAIS CE QUE DOIS!

Rédacteur en chef: OMER HEROUX

Vol. XXV — No 239
TROIS SOUS LE NUMERO
Abonnements par la poste
Edition quotidienne \$ 6.00
(Sauf Montréal et banlieue)
E.-Unis et Empire Britannique 8.00
UNION POSTALE 10.00
Edition hebdomadaire
CANADA 2.00
E.-UNIS et UNION POSTALE 3.00

Le discours de S. E. le cardinal Villeneuve au congrès de colonisation

Employons les chômeurs à leur métier

Les difficultés rencontrées par la Commission de chômage — Reconstruction — Toronto va de l'avant

La Commission de chômage fait des efforts méritoires pour occuper les chômeurs. Mais déjà les difficultés...

Le refus d'accepter du mission, entrainerait la radi la Gazette de ce matin, que d'avis que les radiés a livrer Ce qui nous a été épargné ju Il sera sans doute possib vestimentaire, ce que nous s toute évidence, la Commissi très ennuyée. Ce n'est pas hache après la cognée. Il est réalisante et que, par ailleurs, t rent les millions d'heures de l acquière chaque année, par l chômage et laissent couler en p effet, éminemment opportunit et lente de la faire, d'utiliser ces heures à des travaux qui n'exigent pas de mises de fonds comme la toilette des rues, l'enlèvement de la neige, l'entretien des parcs et jardins publics et surtout le terrassement du futur jardin botanique.

Mais, de toute évidence, pot autre chose. Sur trente-huit milla plus de trente-trois mille, nou français. Or, la plupart des elier et abandonnaient aux jour journaliers aux étrangers. De t tablément ceux de la constructi ouvriers ne seront satisfaits que le pain qu'ils mangeront. Jusé une amonée amère, dérisoire e nel de supplément qu'ils receve ment. Il va de soi, en effet, l effort sérieux de gens de metier vres et qui ont perdu et leur entrainement et leur eux.

Cette occupation adaptée à la situation (parce qu'elle emploierait surtout les métiers du bâtiment et ne chargerait pas l'administration municipale de frais ultérieurs, mais lui apporterait, au contraire, par la réévaluation des immeubles renoués un supplément d'impôts), elle existe, elle est connue. C'est le projet du Comité du logement salubre.

Mais, hélas! tandis que le maire de Toronto s'apprête à réunir les députés fédéraux et les députés provinciaux pour le saisir du projet Bruce, le rapport de la Commission du logement salubre sommeille dans les dossiers du comité exécutif de Montréal. N'est-ce pas le moment de l'en sortir de la forme légale pour qu'il soit incl...

Sans doute, on attend beau la terre qui a toutes nos sympa ment, que les résultats ne se fe mois. Les manifestations hosti, chômeurs exaspérés des conseil, le temps de se produire. Peut- temps la paix sociale dont nous alors, la Commission du chômaq dans l'état où nous sommes jusq partie de notre population contin ment démoralisants à tous égards

Pourquoi ne pas mettre sur la sellette au moins le projet du Comité du logement salubre, afin de le corriger ou de le compléter s'il y a lieu?

Louis DUPIRE

Ainsi parle le lecteur...

Que sortira-t-il du congrès Vautrin ?

Les farces du passé — Du vent, du vent — L'urgence d'aujourd'hui

Au moment où c'...

«La politique, messieurs, dans son sens large et étymologique, c'est la science, ou plutôt, l'art des moyens propres à procurer le bien commun d'un Etat. Elle est, pour une part, une science et un art philosophique qui relève de la spéculation rationnelle de tous, et elle est soumise aux règles directrices de la morale. A ce compte, la religion a le droit de la juger, de lui tracer des buts et de lui fixer des bornes, de la louer ou de la condamner».

«Y consacrez-vous dix millions tout entiers? Seront-ils suffisants non seulement pour régler le problème des campagnes surpeuplées mais aussi pour arracher aux menées communistes, comme il le faut, et sans retard, les milliers de familles des sans-travail de Montréal».

«Mais, nous, vos évêques, nous voulons demeurer sur le terrain religieux et social. C'est pour y demeurer que nous avons voulu mettre notre influence et nos moyens d'action, en cette matière, au service du bien commun par des sociétés diocésaines de colonisation».

Il y a la légende, que les co ne peuvent plus espérer n'êta dans les limites voisines des es paroisses, et que les forêt, tabou, hypothèques contre on sens. C'est beau, un beau spéculateur non moins hup air William Price réclama cois, s'il vous plaît, la sépa- des deux domaines, foré- colonisable, et la classifi- gée des forêts, selon que t économiquement apte ou agriculture. On réserverai sence les terrains qui restent boisés. On céderait ement au ministre de la on les bons sois neces- nte d'après irés quoi autres été sibles, et a clair ce t affaires et il se prince. Inutile de dir cela ne s'est fait, et que de la dernière i bien des choses. On les les forêts que l'o aux compagnies et li vient légende. Aller bas de Québec et la Pour aider les e tous les congressiste réclamé avec instan d'un crédit du gou qu'il existe avec av dans l'Ontario. Les ové la balle aux Cais- mais sans mettre de la disposition des co- les ont parlé de rapa- agronomes, plus au moeurs des bureaux, sus sur le maintien à de ceux qui n'ont pas deux opinions, excel- la page deux.)

Propagande

Il faudra revenir sur l'aire et très belle rémi hier soir à Sainte-Philic

us ne voulons tre merri aux que cette fête rasion du vin vsaire de not l'a marquer ut la séance.

aire Paul Guimet a u- fois de plus, que le être un formidable le propagande. Sur la lettre sur celle de vous, comme sur celle l'a dit des choses, qui ans la tête des audi- que puissance qu'au- saient bien peu de discours.

Il faut souligner que cette pirce soit entendue en plus d'un autre endroit.

O. H.

Carnet d'un grincheux

Le départ de M. Chéron aura fait le cabinet Doumergue plus léger.

Colonisons, certes, mais ailleurs

«Nous, vos évêques, nous voulons demeurer sur le terrain religieux et social»

«Avec vous, nous avons la persuasion que le temps n'est plus aux expédients, ni aux mesquines solutions» — «Il n'est pas possible de songer à faire faire, en notre vingtième siècle, de la colonisation à la façon de nos pères» — Les sociétés diocésaines et les comités paroissiaux de colonisation — Fédération interdiocésaine

«CES SOCIÉTÉS NE FERONT POINT DE POLITIQUE DE PARTI, ELLES SERONT NOTRE INSTITUTION»

Quebec, le 17. Voici le texte du discours prononcé ce matin par Son Eminence le cardinal Villeneuve à l'ouverture du congrès de colonisation (les sous-titres sont de nous):

Monsieur le président,

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus, pour vous, à l'heure présente, un problème politique, au sens étroit, ni un tremplin d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus, pour vous, à l'heure présente, un problème politique, au sens étroit, ni un tremplin d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus, pour vous, à l'heure présente, un problème politique, au sens étroit, ni un tremplin d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus, pour vous, à l'heure présente, un problème politique, au sens étroit, ni un tremplin d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus, pour vous, à l'heure présente, un problème politique, au sens étroit, ni un tremplin d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus, pour vous, à l'heure présente, un problème politique, au sens étroit, ni un tremplin d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus, pour vous, à l'heure présente, un problème politique, au sens étroit, ni un tremplin d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus, pour vous, à l'heure présente, un problème politique, au sens étroit, ni un tremplin d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus, pour vous, à l'heure présente, un problème politique, au sens étroit, ni un tremplin d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus, pour vous, à l'heure présente, un problème politique, au sens étroit, ni un tremplin d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus, pour vous, à l'heure présente, un problème politique, au sens étroit, ni un tremplin d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus, pour vous, à l'heure présente, un problème politique, au sens étroit, ni un tremplin d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus, pour vous, à l'heure présente, un problème politique, au sens étroit, ni un tremplin d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus, pour vous, à l'heure présente, un problème politique, au sens étroit, ni un tremplin d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus, pour vous, à l'heure présente, un problème politique, au sens étroit, ni un tremplin d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus, pour vous, à l'heure présente, un problème politique, au sens étroit, ni un tremplin d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus, pour vous, à l'heure présente, un problème politique, au sens étroit, ni un tremplin d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

culièrement qu'on a appelé les évé- des sociaux, n'ont cessé d'accom- plir cette délicate et salutaire bes- sogne.

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

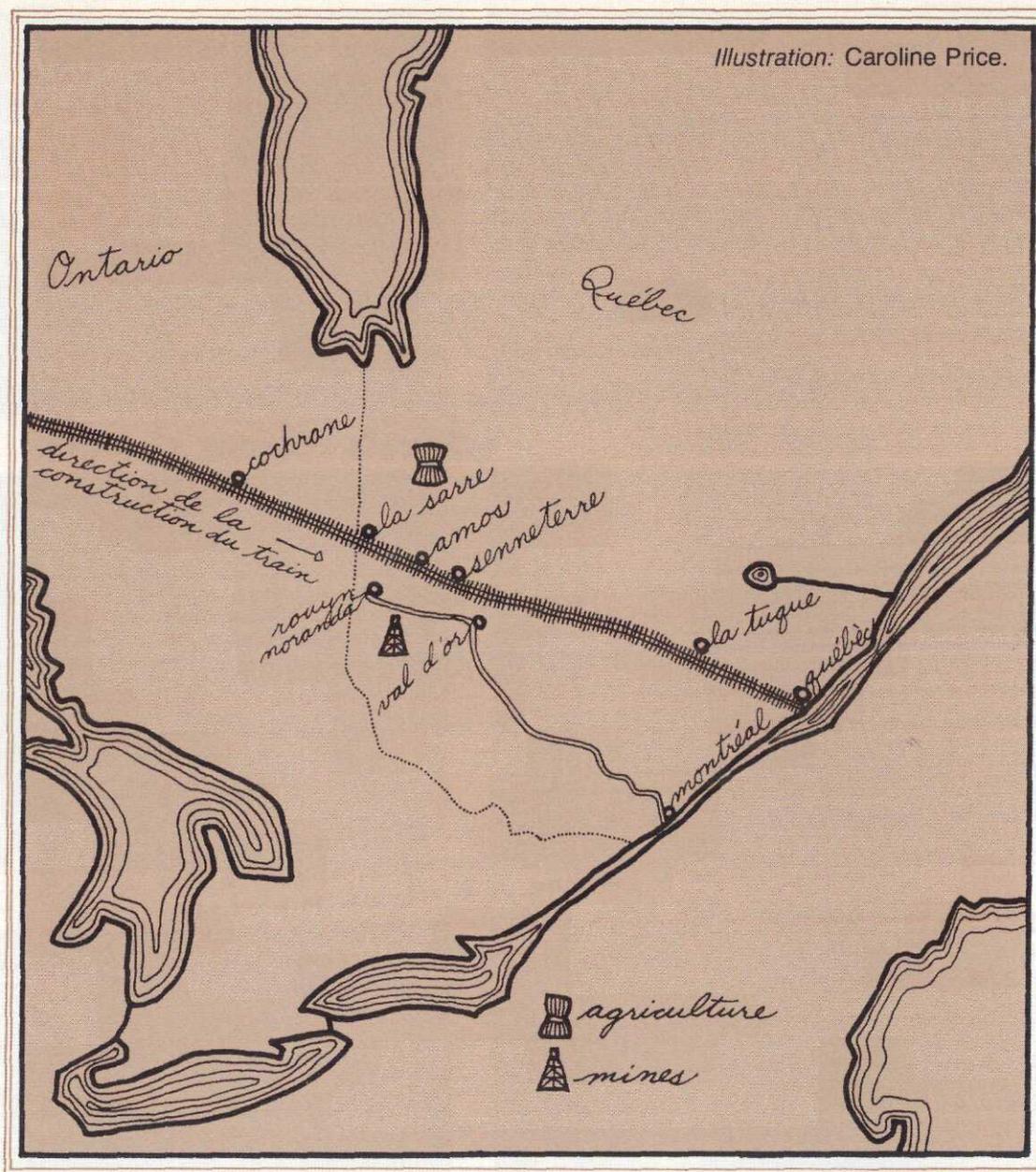
«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

«C'est ici, messieurs, sans doute, que vous souhaitez nous voir intervenir. Vous avez senti que le problème de la colonisation n'est plus d'élections; que c'est un problème social; et c'est sur ce terrain que nous venons avec vous l'étudier et lui assurer notre collaboration».

L'actualité
M. Poincaré en séance

hâte ni lassitude. Son discours bôit, il le sait par coeur. Tout a fait maître de soi, malgré les rumeurs de la Chambre, l'homme expose

Les sociétés diocésaines de colonisation



## Beaucoup de noms de villes et de cantons en Abitibi sont ceux des régiments de Montcalm:

La Reine	Guyenne
La Sarre	Berry
Royal Roussillon	Béarn
Languedoc	

## Ou encore ceux d'officiers de ces régiments:

Roquemaure	La Morandière
Palmarolle	Rochebaucourt
Poulariès	Barraute
Launay	Senneterre
Trécesson	Bourlamaque

## La construction du chemin de fer

Jusqu'en 1906, l'Abitibi demeure un territoire relativement inexploré. Quelques rares commerçants s'y sont rendus pour faire la traite (1) avec les Indiens. Ils ont été suivis par des missionnaires. Toutefois, personne ne pouvait penser à s'y établir à cause des difficultés d'accès: pas de route, terrestre ou fluviale (2), des forêts denses et des lacs importants. Pourtant, du jour au lendemain, cette région sera ouverte à tous grâce au passage du train.

En 1906, on explore les territoires que traversera le Trans-Continental. La construction de ce dernier est faite en Ontario. Le système ferroviaire doit s'étendre d'ouest en est mais on mettra jusqu'en 1911 pour que le premier train de service atteigne Amos. Il sera poursuivi plus tard vers le centre du Québec en rejoignant La Tuque. Le gouvernement du Québec prenait possession d'un territoire vierge qu'il importait d'exploiter. Il fallait organiser la colonisation et pour ce faire, l'immigration.

## La première colonisation (1911-1921)

La colonisation de l'Abitibi est précédée par l'arpentage (3) des futurs cantons. Le gouvernement québécois, toujours inspiré par l'exemple du curé Labelle, le colonisateur du Nord, souhaite que des familles canadiennes-françaises s'établissent le plus rapidement possible. L'Église est d'accord et Mgr Latulipe sera un des premiers à mettre les pieds à Amos.

La colonisation va commencer lentement, d'autant plus lentement qu'il faut pour arriver en Abitibi, passer par North Bay et Cochrane en Ontario. Ce n'est qu'en 1915 que le voyage est-ouest devient possible. Les efforts mis en commun de l'Église et de l'État sont efficaces. En 1913, l'Abitibi compte 329 habitants et huit ans plus tard, leur nombre est de 13,172.

Chaque diocèse du Québec veut envoyer "ses" colonisateurs fonder une paroisse. L'enthousiasme est grand, presque sacré, et ce, grâce à l'abbé Ivanhoe Caron nommé par Mgr Latulipe missionnaire-colonisateur. Le gouvernement, de son côté, distribue les terres. Son agent est M. Hector Authier qui deviendra maire d'Amos, puis député et finalement ministre.

L'accent est alors mis sur l'agriculture et le développement se fait selon l'axe même du chemin de fer, entre les villes de La Reine et de Senneterre, en passant par Amos.

De 1921 à 1929 suit une période de consolidation. Le gouvernement accorde des primes de défrichage (4) et de labour (5). Il voit aussi à la construction du réseau routier. En 1927, la population de l'Abitibi est de 20,306 habitants.

(1) commerce de fourrures.  
 (2) qui appartient aux fleuves, aux rivières.  
 (3) mesure des terrains.  
 (4) préparer la terre en enlevant les roches et les arbres.  
 (5) retourner la terre.

UN GIGANTESQUE  
EFFORT DE MISE  
EN SCÈNE SUR-  
PASSANT  
"Metropolis"

# L'OR

BRIGITTE  
HELM

PIERRE  
BLANCHARD

ROGER KARL

ROSINE  
DERÉAN

L'HISTOIRE D'UN  
HOMME QUI  
LUT FAIRIQUER  
D'OR ET SE  
FENDIT DANS  
L'ÉPIONNAGE  
GÉOLOGIQUE

En

72me

semaine

par



AUJOURD'HUI

CINÉMA de PARIS

La Presse, Montréal, samedi 29 décembre 1934.

## Le Québec et ses Mines D'or

Ceux qui achètent des actions de compagnies minières à leurs débuts doivent compter à ce qu'ici cet achat représente une spéculation qui ne s'adresse qu'à ceux qui ont les moyens d'en assurer les risques. L'expérience démontre, cependant, que ce sont ceux qui ont acheté des actions de compagnies en cours de développement, administrées par des hommes capables et intègres et qui ont su attendre, qui ont réalisé le maximum de profits. L'avenir des mines d'or canadiennes reste indiscutable pour tout esprit averti.

L'opinion unanime des géologues et des ingénieurs sur la richesse incontestable des gisements aurifères du nord du Québec s'impose maintenant à ceux qui s'intéressent à l'industrie minière canadienne.

Cette région aurifère est en effet une des plus actives du pays et sa production dépassera cette année \$10,000,000. — une augmentation de plus de 5,000 pour cent en sept ans. Les exploitations s'étendent sur une ligne quasi-continue d'une longueur de 150 milles. Tout tend à prouver que ce territoire deviendra un grand producteur d'or.

L'une des dernières opinions émises sur les chances du Québec comme producteur d'or est celle du Dr. Scott Turner, ancien directeur de l'Office des mines des États-Unis, ancien président de l'American Institute of Mining & Metallurgy et l'un des fondateurs des entreprises Flin Flon du Manitoba. Dr. Turner dit:

"Il existe une étendue de terre dans ce nord du Québec riche en ressources minières sur une distance de 150 milles. Une exploitation économique exige de l'énergie à bon marché et du capital. Les forces hydrauliques abondent dans le Québec et Montréal est la métropole financière du pays. Point n'est besoin d'insister.

Le Canada ne craint pas la concurrence minière des États-Unis. L'Afrique du Sud est entièrement exploré mais le Canada connaît à peine la richesse de son sous-sol. Nombreux sont ceux qui estiment que d'ici 30 ans, le Canada occupera le premier rang parmi les producteurs d'or du monde. Les perspectives sont prodigieusement favorables."

On a déjà retracé pour des millions de dollars de minerai; sans cesse de nouvelles mines commencent leurs opérations et l'on dispose d'une force hydro-électrique suffisante. Tout indique un développement continu du nord du Québec et les perspectives les plus brillantes.

## NESBITT, THOMPSON and Company Limited

355, rue St-Jacques Ouest, Montréal

Texte intégralement reproduit d'après une annonce originale qui a paru dans La Presse, Montréal, lundi 17 septembre 1934.

En 1929, c'est la crise. Tous sont touchés et les colons d'Abitibi ne font pas exception. L'industrie du papier durement touchée, les colons ne peuvent plus vendre leur bois, qui est jusqu'alors une de leurs principales ressources.

## Le plan Vautrin

La crise a accru (6) le chômage dans les villes. Les gouvernements, fédéral et provincial, pour y remédier, tentent de ramener à la campagne les chômeurs. C'est d'abord le plan Gordon, de source fédérale, qui tente de forcer le retour en accordant une subvention de \$600 payable en deux ans. L'échec est presque complet.

Le gouvernement québécois, de concert (7) avec l'Eglise, élabore alors un plan beaucoup plus ambitieux. Le Ministre Vautrin organise un congrès de la colonisation auquel participe le cardinal Villeneuve de Québec. Le gouvernement décide d'injecter la somme de \$10,000,000. L'Eglise voit au jumelage (8) des cantons et des diocèses. Les primes offertes sont considérables (cf. tableau du système des primes).

La campagne réussit et on comptera un afflux (9) de 45,000 personnes. L'axe agricole, parallèle au chemin de fer s'élargit, d'autant plus que des découvertes minières de plus en plus importantes détournent l'intérêt de l'agriculture. Le gouvernement s'occupe de fournir les différents services à la population: éducation, santé, voirie (10).

## La guerre

Lors de la seconde guerre mondiale, l'économie est de nouveau centrée sur les villes. Ceux, et ils sont nombreux, que l'aventure en Abitibi n'a pas enrichis, retournent dans les grandes villes pour connaître une sorte de sursis (11) et devenir des victimes de la vie urbaine et des modifications plus rapides de l'économie.

Toutefois l'essor de l'Abitibi est assuré et toute la région pourra peu à peu se définir selon ses propres besoins. On aura encore le secteur agricole et le secteur minier.

## L'après-guerre

Le gouvernement Duplessis, dans une réaction nationaliste, sollicite les capitaux américains plutôt que canadiens-anglais. Les ressources naturelles sont les plus intéressantes pour l'investisseur étranger et la mainmise (12) devient alors presque totale. Depuis le début du siècle, l'économie, surtout en ce qui a trait aux richesses naturelles, a été cédée aux capitaux américains. Le fossé creusé entre les ouvriers, la main d'oeuvre canadienne-française et le patron s'élargit. L'Abitibi, en plus de devenir une ressource minière, devient le paradis du pêcheur et du chasseur riche.

(6) augmenté.

(7) en accord.

(8) coutume qui déclare l'association de deux villes.

(9) augmentation subite de population.

(10) l'entretien des routes.

(11) un délai.

(12) contrôle.

## Système des primes (1934)

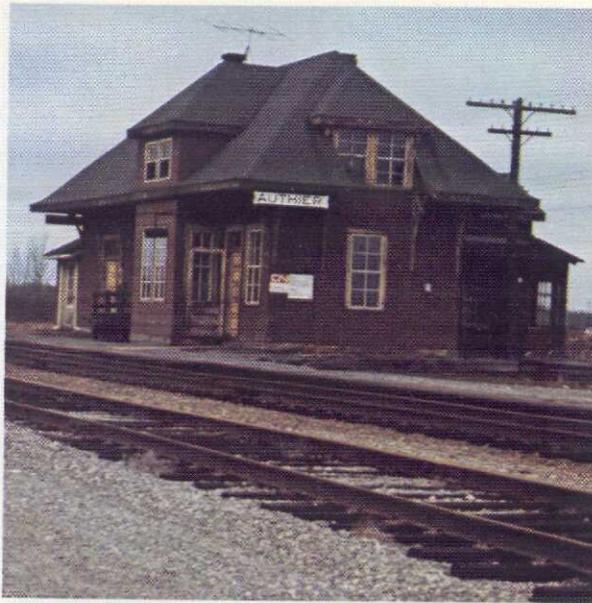
### Primes d'installation:

- \$80. — transport des personnes et biens
  - \$180. — allocations variées
  - \$425. — construction d'une maison
  - \$40. — établissement d'un jardin
  - \$150. — établissement d'une grange-étable
  - \$100. — forage d'un puits
- 
- \$975. — Total**

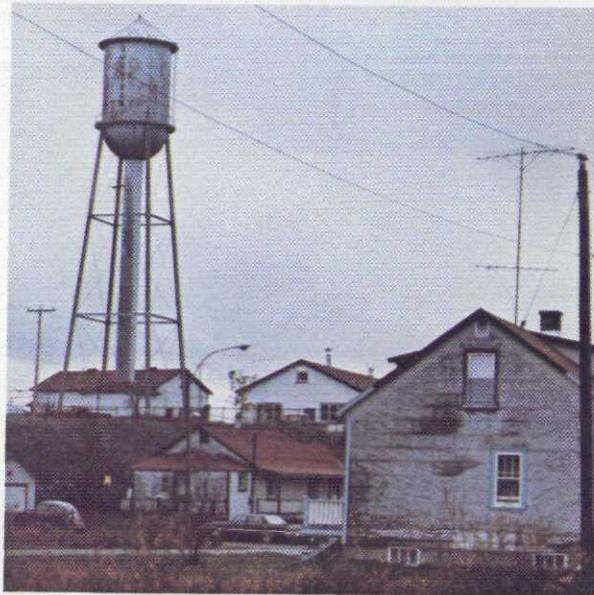
### Primes de fonctionnement:

- \$15. — acre défriché jusqu'au maximum de \$600.
- \$20. — acre en labour jusqu'au maximum de \$600.

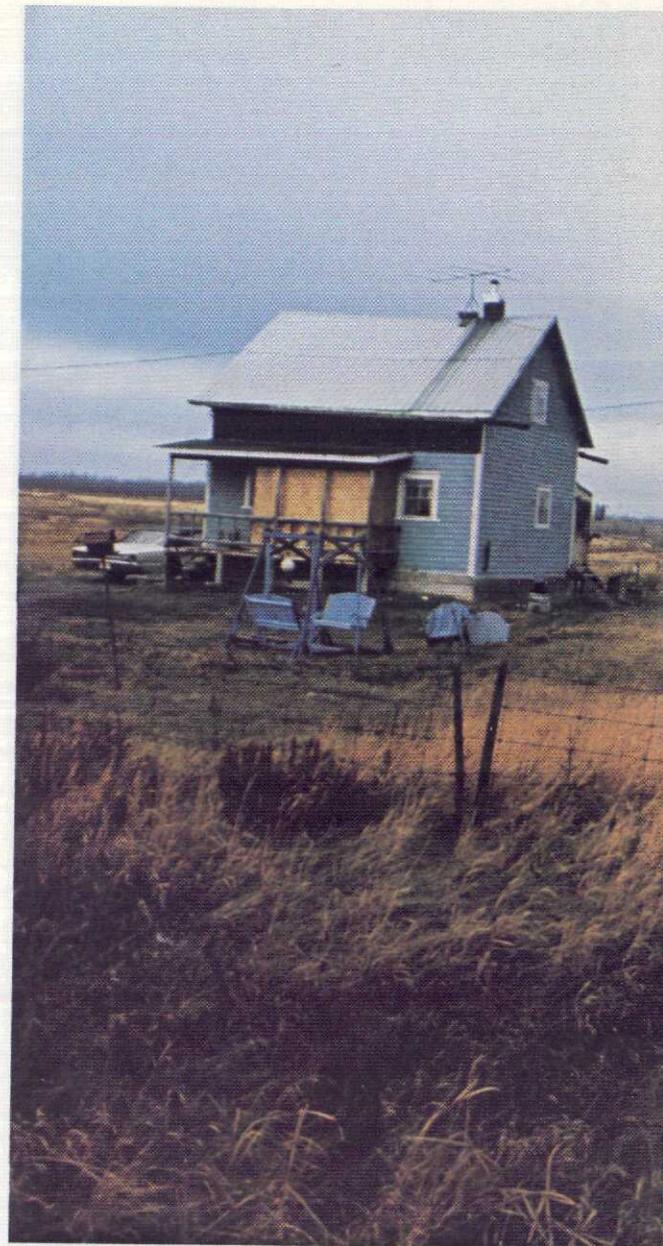
**Prime d'organisation agricole après la mise en valeur de 40 acres: \$3225.**



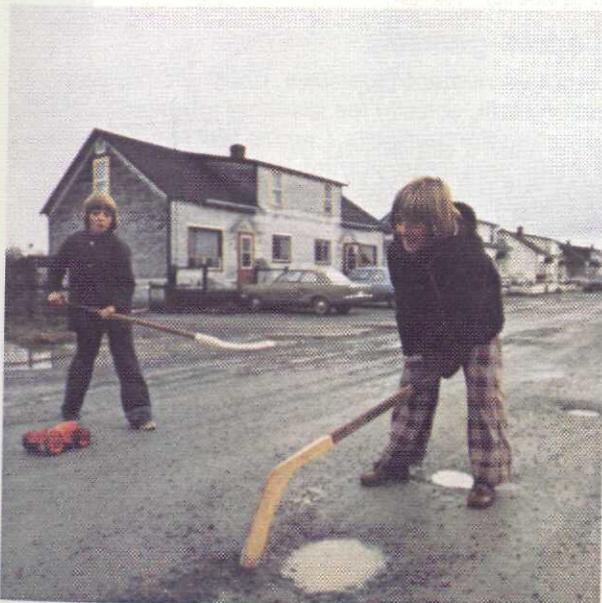
*La Gare d'Authier*



*Mine Sullivan*



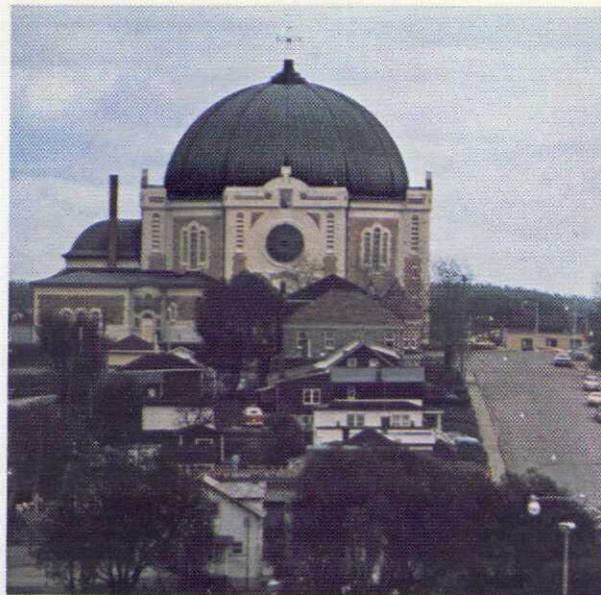
*Une existence difficile*



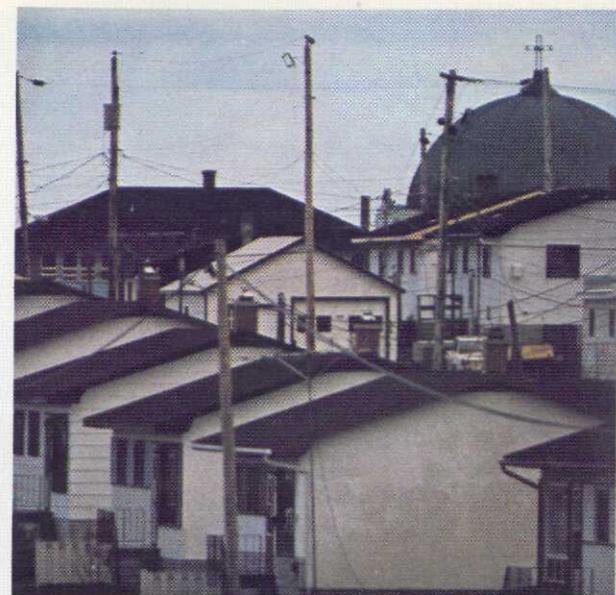
*La vie aux alentours de la mine Sullivan*



*Région de La Sarre*



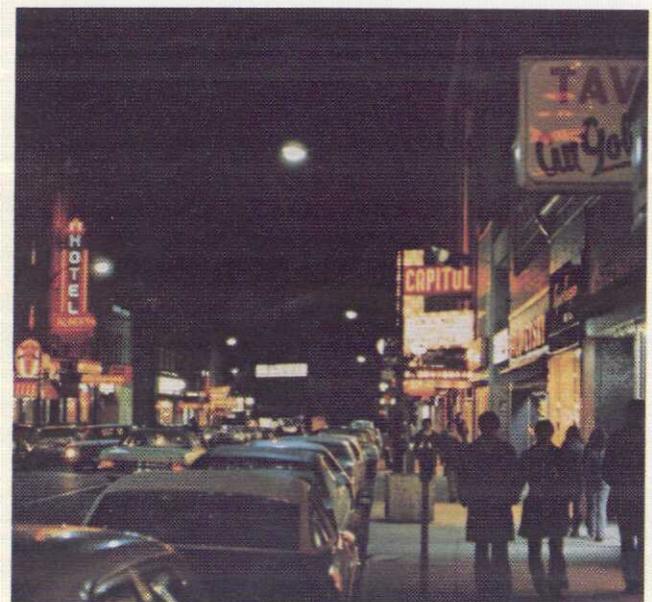
*La cathédrale d'Amos*



*Amos*



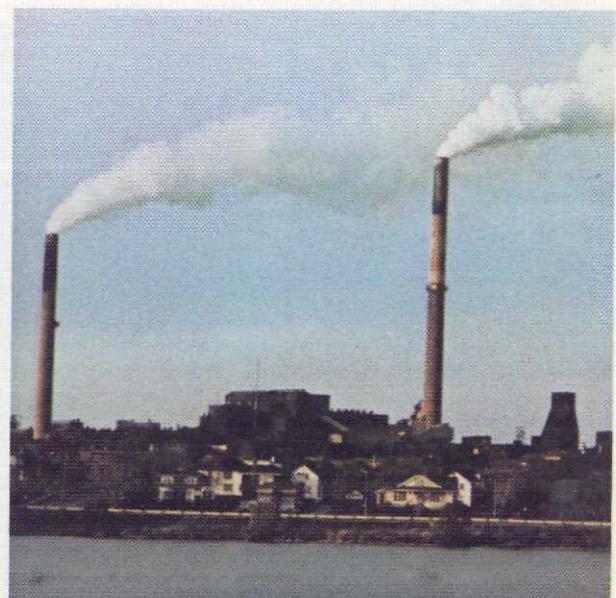
*La mine Noranda*



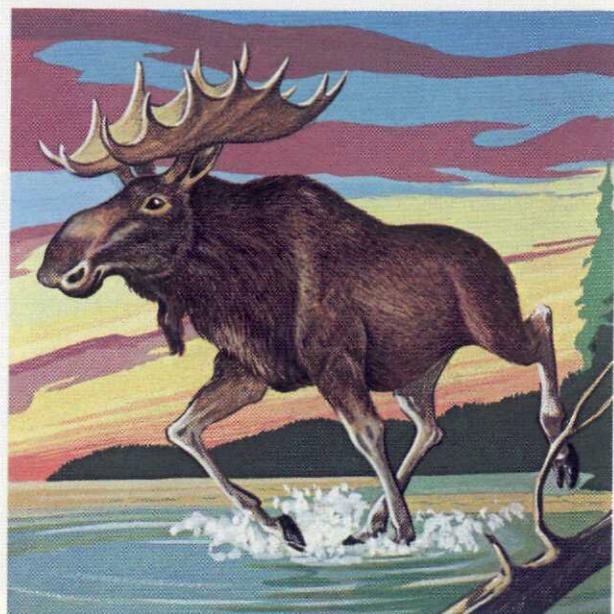
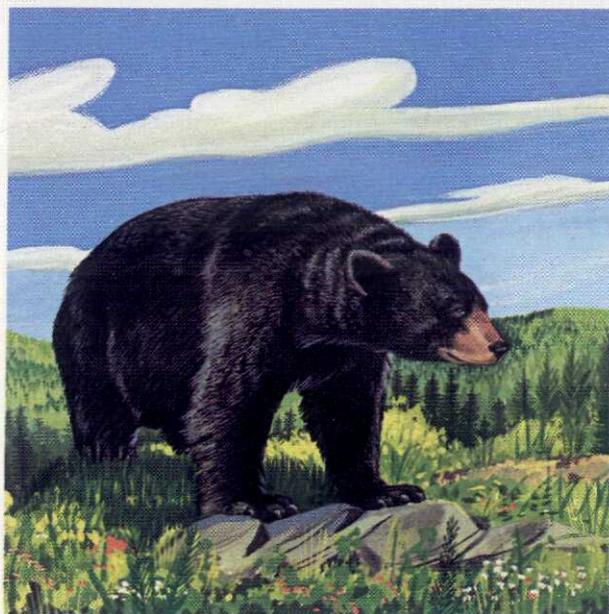
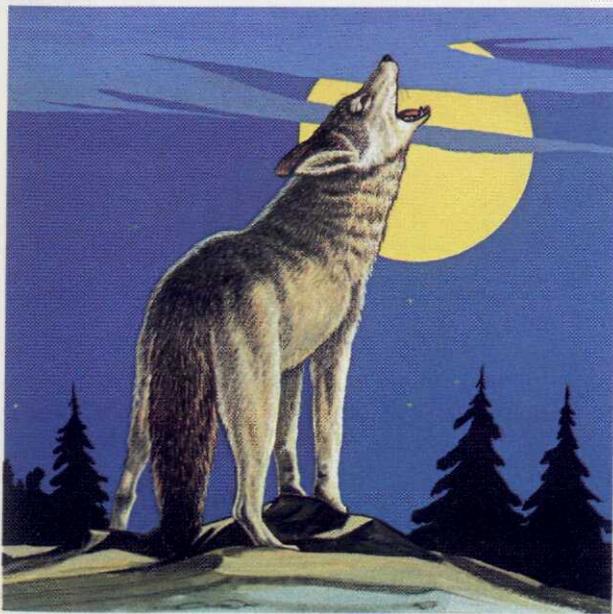
*Rue principale de Rouyn*



*Mine abandonnée*



*Installation minière*



# Le nord-ouest québécois, un paradis à conserver

Un rapide coup d'oeil sur une carte du Québec dévoile la région du Nord-Ouest principalement comme un treillis de forêts et de lacs. Nous sommes en pleine forêt de conifères. On y trouve des sapins, des épinettes, auxquels se mêlent d'autres espèces comme le bouleau, le peuplier. Ces forêts abritent une faune importante où l'on compte le chevreuil, l'orignal, l'ours, le loup parmi les grands mammifères. Les lacs sont poissonneux.

Le parc de la Vérendrye offre au visiteur un site idéal pour le camping. Les saisons de chasse et de pêche permettent d'attraper une quantité considérable de gibier tout en maintenant l'équilibre des espèces.

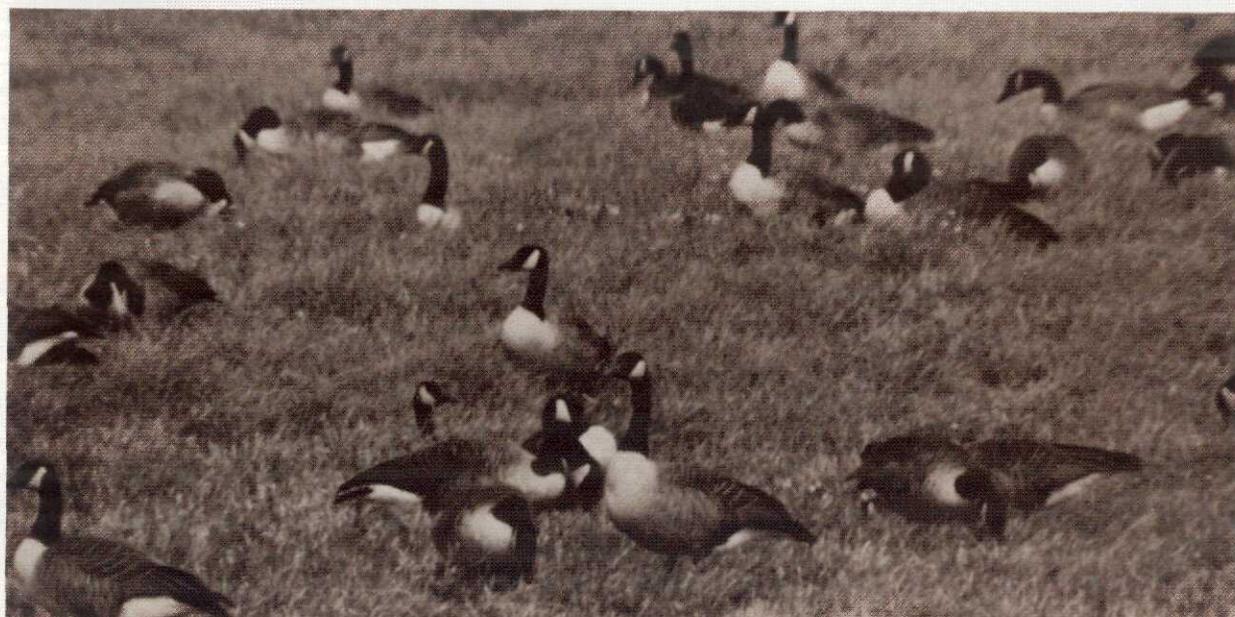
Si, par ailleurs, on songe que l'Abitibi n'est qu'une partie d'un territoire qui va jusqu'à la Baie James, on se trouve non plus devant une région mais en présence d'un véritable pays, peu peuplé il est vrai, mais qui est homogène sur le plan écologique.

Les habitudes de colonisation des gouvernements ont été jusqu'ici peu respectueuses de l'environnement. On donnait aux colons des terres à défricher, sans autres directives. Des forêts ont été ainsi détruites et la faune avec elles. Le déboisement détruit les insectes et prive les oiseaux de nourriture. L'activité elle-même éloigne les animaux. Les sols deviennent plus susceptibles d'érosion.

Le développement prévu des ressources hydro-électriques dans la Baie James peut mettre en danger l'équilibre écologique d'une région qui abrite les plus vieilles forêts du monde. La disparition des marais peut entraîner celle de certains oiseaux comme la grue du Canada. En modifiant aussi la salinité par l'aménagement, les plantes qui ont besoin de sel disparaîtront. Certaines espèces d'oiseaux dont le vol migrateur passe par ces régions, seront en danger du fait de la modification de leur route.

Le Nord-Ouest québécois n'est pas qu'une richesse en terme de mines et de forêts. C'est aussi tout un monde que les Canadiens connaissent peu. Les Indiens, eux, sont plus conscients des influences réciproques entre les espèces, les règnes à l'intérieur d'une niche écologique. Savoir protéger cet équilibre, c'est apprendre à jouir à fond de nos ressources.

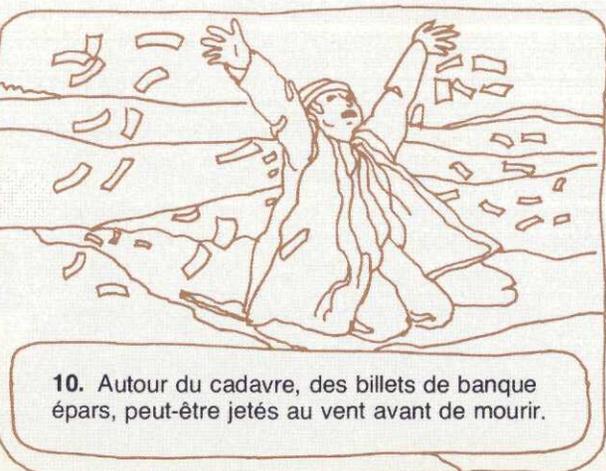
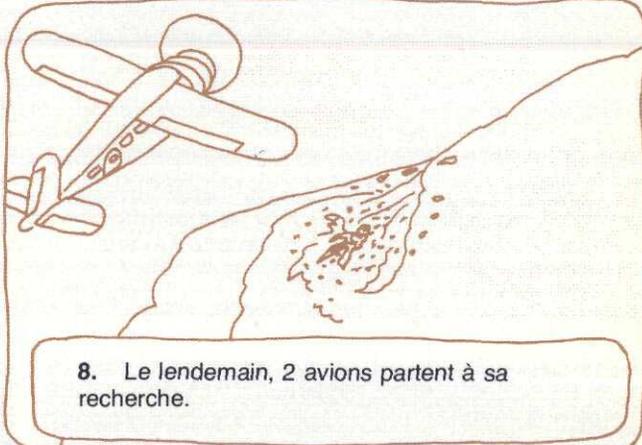
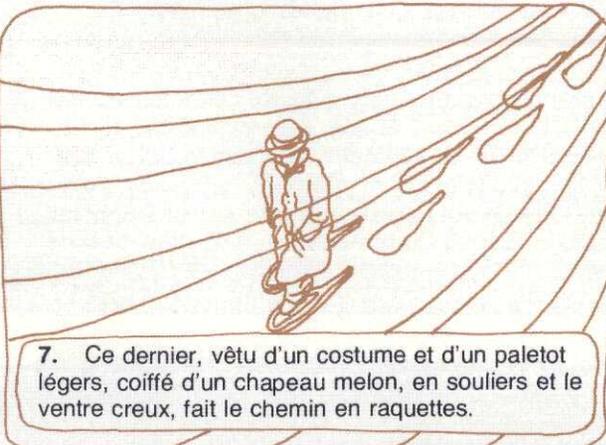
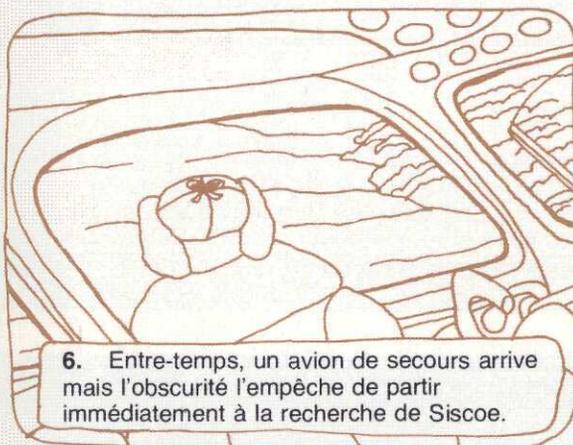
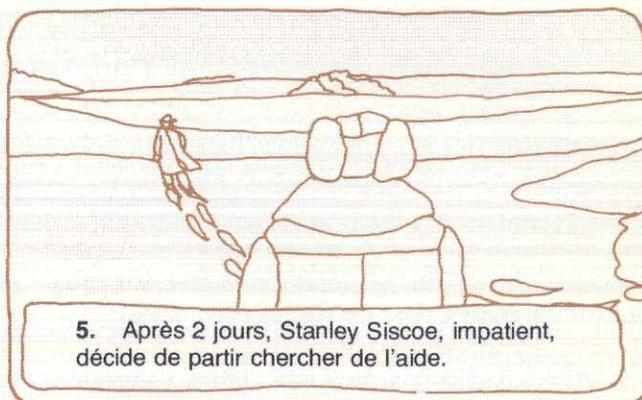
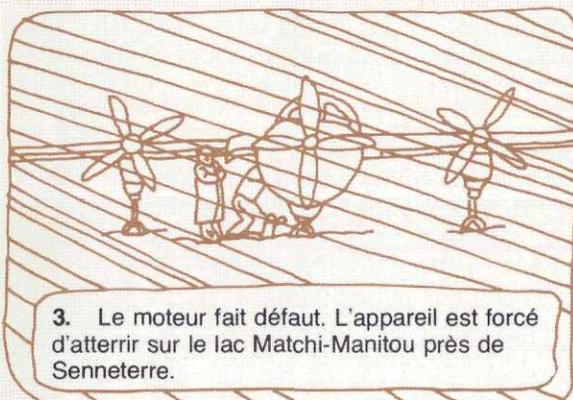
*Illustrations: Joe Licastro  
Photos: André Ouellette*



# Mort du pionnier de l'industrie minière de l'Abitibi

Trudelle, P.  
"l'Abitibi d'autrefois, d'hier et d'aujourd'hui".  
éd. d'auteur, Amos 1937.

Le 25 mars 1935, nous apprenons la mort tragique du pionnier de l'industrie minière en Abitibi, M. Stanley Siscoe, universellement connu comme le découvreur de la mine Siscoe.



Illustrations: Caroline Price.

# Retour à Val d'Or

de Jacques Ferron

Une nuit, le mari s'éveilla; sa femme, accoudée, le regardait. Il demanda: "que fais-tu là?" Elle répondit: "tu es beau, je t'aime". Le lendemain, au petit jour, elle dormait profondément. Il la secoua, il avait faim. Elle dit:

— Dors encore; je te ferai à dîner.

— Et qui ira travailler?

— Demain, tu iras. Aujourd'hui, reste avec moi. Tu es beau, je t'aime.

Alors, lui, qui était surtout laid, faillit ne pas aller travailler. Il faisait bon au logis; ses enfants, éveillés, le regardaient de leurs yeux de biche; il aurait aimé les prendre dans ses bras et les bercer. Mais c'était l'automne; il pensa au prix de la vie; il se rappela les autres enfants, trois ou quatre, peut-être cinq, morts en Abitibi, fameux pays. Et il partit sans déjeuner.

Le soir, il se hâta de revenir; ce fut pour trouver la maison froide. Sa femme et les enfants avaient passé la journée au lit, sous un amas de couvertures. Il ralluma le feu. Quand la maison fut réchauffée, les enfants se glissèrent en bas du lit. Puis la femme se leva, joyeuse. Elle tenait dans sa main une petite fiole de parfum, achetée quelques années auparavant, une folie si agréable qu'elle l'avait conservée intacte. La fiole elle déboucha, le parfum elle répandit sur la tête de son mari, sur la sienne, sur celle des enfants; et ce fut soir de fête. Seul le mari boudait. Mais durant la nuit il se réveilla; sa femme penchée disait: "tu es beau, je t'aime". Alors il céda.

Le lendemain, il n'alla point travailler, ni les jours suivants. Après une semaine, sa provision de bois épuisée, il avait entrepris de démolir un hangar appartenant à la maison. Le propriétaire de s'amener, furieux. Cependant, lorsqu'il eut vu de quoi il

s'agissait, il se calma. La femme était aussi belle que son mari était laid. Il la sermonna doucement. Il parlait bien, ce propriétaire! Elle aurait voulu qu'il ne s'arrête jamais. Il lui enseigna que l'homme a été créé pour travailler et autres balivernes du genre. Elle acquiesçait; que c'était beau, ce qu'il disait! Quand il eut séché sa salive, il lui demanda: "maintenant, laisseras-tu travailler ton mari?"

— Non répondit-elle, je l'aime trop.

— Mais cette femme est folle, s'écria le propriétaire.

Le mari n'en était pas sûr. On fit venir des curés, des médecins, des échevins. Tous, ils y allèrent d'un boniment. Ah, qu'ils parlaient bien! La femme aurait voulu qu'ils ne s'arrêtassent jamais, au moins qu'ils parlassent toute la nuit. Seulement quand ils avaient fini, elle disait: "non, je l'aime trop". Eux la jugeaient folle. Le mari n'en était pas sûr.

Un soir, la neige se mit à tomber. La femme qui, depuis leur arrivée à Montréal, n'avait osé sortir, terrifiée par la ville, s'écria:

— Il neige! Viens, nous irons à Senneterre.

Et de s'habiller en toute hâte.

— Mais les enfants? demanda le mari.

— Ils nous attendront; la Sainte Vierge les gardera. Viens, mon mari, je ne peux plus rester ici.

Alors il jugea lui-même que sa femme était folle et prit les enfants dans ses bras. Elle était sortie pour l'attendre dans la rue. Il la regarda par la fenêtre. Elle courait en rond devant la porte, puis s'arrêtait, ne pouvant plus attendre.

— Nous irons à Malartic, criait-elle, nous irons à Val d'Or!

Un taxi passait. Elle y monta.

## Jacques Ferron,

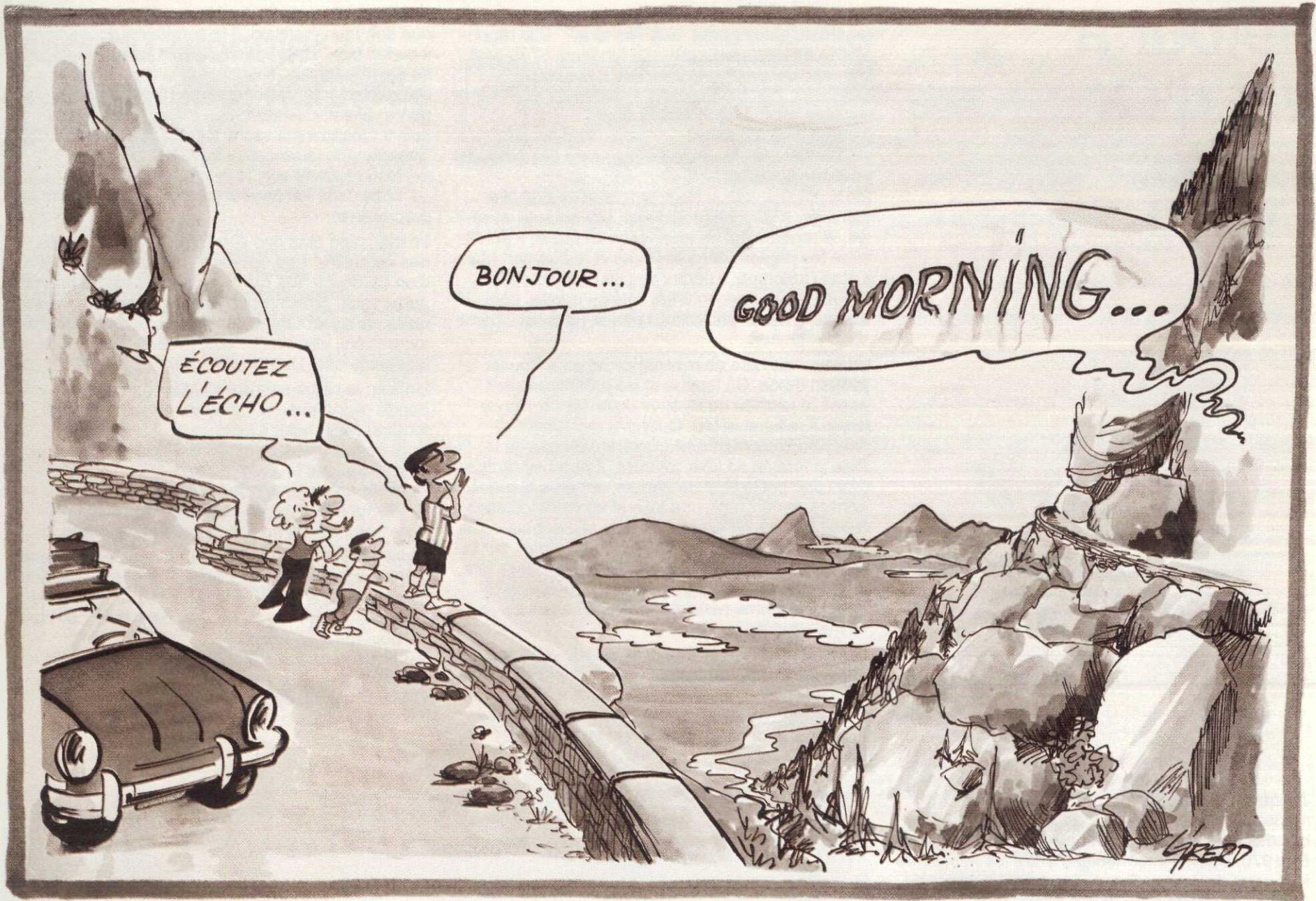
médecin, né le 21 janvier 1921 à Louiseville. Il publie des textes, romans et nouvelles, et du théâtre. En 1970, il sert d'intermédiaire entre les ravisseurs felquistes de James Cross et le gouvernement du Québec. Il continue en même temps d'exercer la médecine. Parmi ses oeuvres, mentionnons: Contes (1969), HMH. Théâtre (1969-70), Editions Déom. La chaise du maréchal-ferrant (1972), Editions du Jour. Souvenirs de mon arrière-cuisine (1973).

Ferron, Jacques

Contes: collection l'Arbre, vol. G-4  
Editions Hurtibise hmh, Mtl. 1972



Photo: Takashi Seida



## Val d'Or

La ville est créée officiellement le 15 août 1935. C'est l'époque de la nouvelle ruée vers l'or. Des mines entrent en action, la Simcoe, la Sigma, la Lamaque. Cette dernière a même construit une ville pour ses travailleurs: Bourlamaque. Les ouvriers, mécontents de certaines exigences de la compagnie, ont construit, tout à côté, la ville de Val d'Or.

Au début, on logeait sous la tente, puis dans des cabanes de bois de 20 pi X 20 pi.(1) Ces dernières se louaient au prix fort, \$25 par mois. Les logements ordinaires eux valaient jusqu'à \$150 par mois. Dans les villes minières, c'est souvent ceux qui ont offert des services qui ont fait le plus d'argent... et si on ajoute à cela la spéculation foncière(2).

La ville comptait environ 7,000 habitants. Il n'y a pas d'eau potable ni de rues. On se promène dans

la boue ou la poussière. Pourtant Val d'Or compte déjà un cinéma, le "Princesse", propriété d'un Bulgare qui deviendra le premier maire de cette ville canadienne-française. Bientôt il y aura un second cinéma et Bourlamaque aura aussi le sien. Les tavernes, les salles de danse et le café de nuit font fortune. Quatre banques se sont déjà installées. On retrouve aussi notaires, médecins, dentistes et agents commerciaux. L'église paroissiale a un nom qui en dit long sur ses espoirs: Saint-Sauveur des Mines.

Malgré la majorité française de la population, l'unique journal est anglais, le "Val d'Or News".

(1) 20 pi x 20 pi équivalent à environ 6 m x 6 m

(2) Spéculation sur les immeubles

# Le pouding du cordonnier

par Jéhane Benoit

Chaque village avait son cordonnier. Il était toujours reconnu comme celui qui aidait les petits budgets du village. En plus de coudre les souliers, il cousait les sacs d'école, les vieux sacs à main, les attelages. Comme ce pouding se faisait avec le pain sec et la rhubarbe du jardin, on le considérait comme un dessert pour petits budgets, de là lui vient ce nom.

## Ingrédients:

- 3 tasses de dés de pain sec
- 4 tasses de rhubarbe, coupée en morceaux
- ½ cuillère à thé de soda à pâte
- 1½ tasse de cassonade
- ½ tasse de margarine
- 2 cuillères à soupe de farine

Dans un plat à pouding mettre 1 rang de pain, 1 rang de rhubarbe et continuer ainsi jusqu'à l'utilisation du pain et de la rhubarbe.

Mélanger le reste des ingrédients, émietter sur le pain et la rhubarbe, mais ne pas mélanger. Faire cuire, non couvert, au four à 350° F., de 40 à 50 minutes ou jusqu'à beau doré. Sert 4.

## Pensons métrique!

- 1 tasse de 8 onces a une capacité d'environ 250 ml
- 1 cuillère à table, 15 ml
- 1 cuillère à thé, 5 ml

Eventuellement la température des fours sera indiquée non plus en degrés Fahrenheit mais en degrés Celsius.

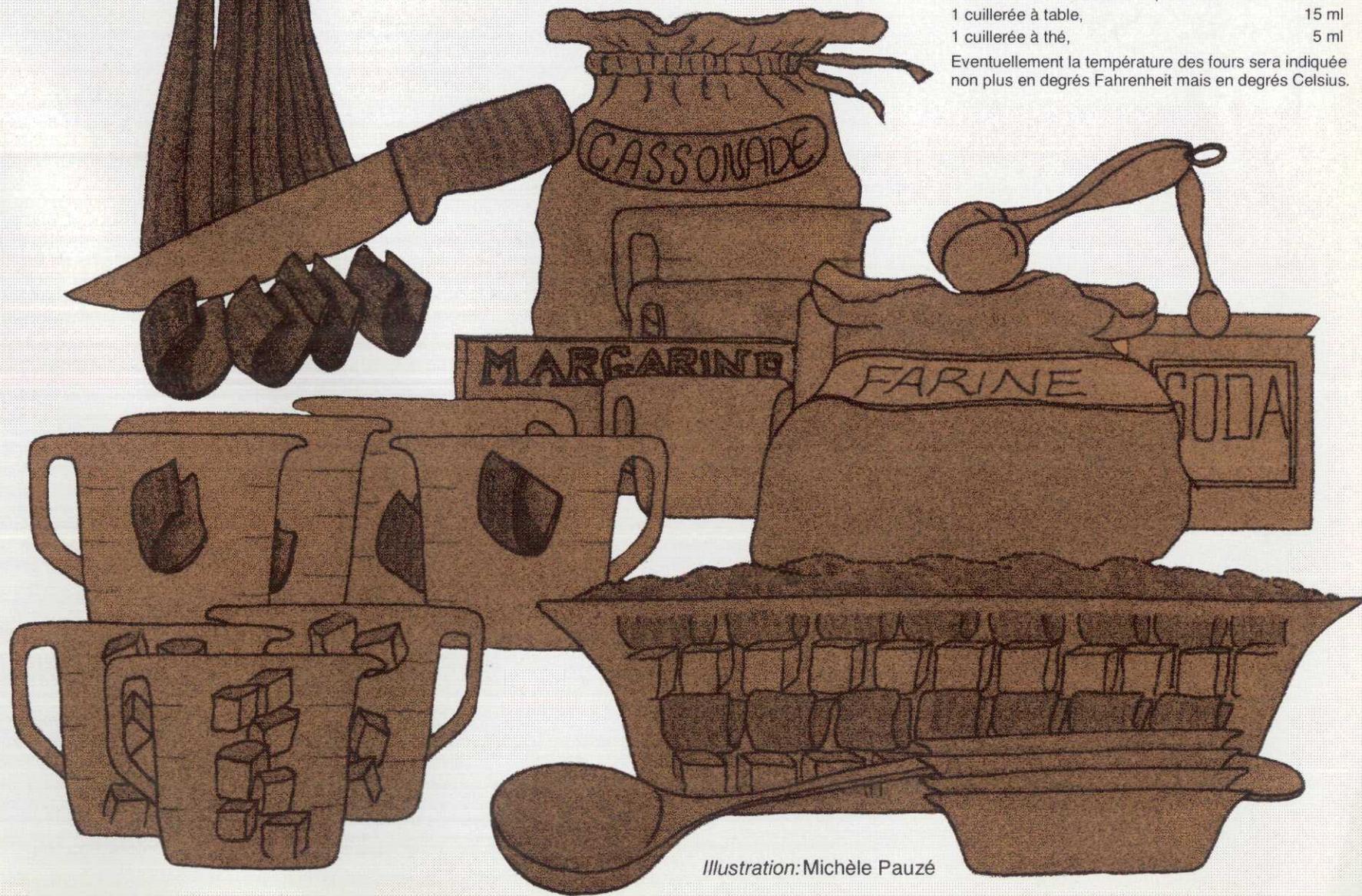


Illustration: Michèle Pauzé

# est comm'ça qu'on est heureux

## "Joyeux Troubadours" (Thème)

### Couplet

*Durant toute la s'maine  
Les joyeux troubadours  
Ont confié en leur veine  
Ils rigolent toujours  
Ce sont des philosophes  
Au lieu de s'affoler  
Devant un' catastrophe  
Se mett' à répéter*

### Les joyeux troubadours

La plus vieille émission de la radio de Radio-Canada est animée par un groupe appelé "Les Joyeux Troubadours".

C'est une émission de variétés qui passe sur tout le réseau de la société d'état.

Sa chanson-thème est universellement connue au Québec et c'est cette chanson que nous entendons quand Julienne ouvre la radio à son réveil.

### REFRAIN

NE JA-MAIS CROI-RE TOUT' LES HIS-TOI-RES  
C'EST COMM'ÇA QU'ON EST HEU-REUX FAIR' UN SOU-RI-RE  
QUAND TOUT CHA-VI-RE C'EST COMM'ÇA QU'ON EST HEU-REUX  
AI-MER LA VI-E ET SES FO-LI-ES C'EST COMM'ÇA QU'ON EST HEU-REUX  
ET TROU-VER LE CIEL BLEU QUAND IL TONN' ET QUAND IL PLEUT  
C'EST COMM'ÇA QU'ON EST HEU-REUX!



**toulmonde  
parle français**

Édition: Isobel Marks  
Recherche/rédaction: Gilles Thérien  
Consultation pédagogique: Gérard Charbonneau  
Conception graphique: Dauphinois+Charbonneau

©Office National du film, 1974

Tous droits de publication du présent ouvrage réservés, Canada 1974. Copyright.

Tous droits réservés pour tous pays. Imprimé au Canada